

IMPASSE DIGNITÉ



EMMELIE
PROPHÈTE

Impasse Dignité

Emmelie Prophète

Impasse Dignité

MÉMOIRE D'ENCRIER

*Je n'appartiens pas au temps des grammairiens
mais à celui de l'éloquence
étouffée
Aime-moi comme une maison qui brûle.*

Georges Castera

José sortait se promener tous les soirs en espérant secrètement que la vie aurait changé à son retour. Sa vie à lui dans cette maison délabrée menacée par la ravine, avec sa mère, son père, sa sœur Sara. Il tournait en rond jusqu'à ce qu'il fasse totalement noir. Quelques fois, il s'arrêtait chez Daniel, son ami d'enfance, avec lequel il restait longuement à refaire le monde, le pays comme ils le rêvaient, un là-bas aussi où ils iraient travailler, d'où ils pourraient aider leurs parents en train d'attendre quelque chose d'indéfini qui certains jours prenait l'image d'une manne qui tomberait du ciel.

Avec Daniel, il ne voyait pas le temps passer. Ces échanges à bâtons rompus comblaient leurs oisivetés et leurs solitudes. Il avait grandi avec Daniel. Il avait, comme lui, toujours habité le bidonville. Ils avaient fréquenté les mêmes écoles, connu les mêmes déboires, vu ensemble le pays et les âmes s'éroder. Ils n'avaient pas conscience de leurs âges. Vingt ans ne signifiait rien de particulier sinon qu'il leur restait plus d'années, à moins d'un miracle, pour contempler cette misère, tourner autour du gouffre jusqu'à y tomber, poussés par le vent, la pluie, une balle perdue ou

un hasard que personne ne prendrait le temps d'expliquer.

José aurait pu marcher les yeux fermés tant il connaissait les moindres recoins de cette impasse qu'il n'avait jamais quittée. Il aurait voulu avoir un ancrage, une province où se réfugier de temps à autre pour fuir tout cet incertain qui avait constitué sa vie et celle de Sara. Mais il était né ici. Entre la ravine et la petite ruelle en terre battue que lui, Daniel, Gogo et Jean-Philippe avaient baptisée « Impasse Dignité ». Ils avaient décidé, un après-midi de juillet, après une journée de discussions sur le muret à côté du Bric-à-brac situé en face de chez mademoiselle Claire, de nommer l'impasse et d'attribuer un numéro à chacune des maisons. C'était une façon, dans leurs têtes d'adolescents, de pouvoir être identifiés, d'être situés sur une carte, de se donner une adresse. Ils avaient fait la quête auprès des habitants de l'impasse et de ceux qui passaient dans la rue principale. Le projet avait d'emblée enthousiasmé tout le monde. Ti Blanc avait tout de suite proposé de fournir le tuyau en fer devant supporter l'enseigne à condition que le numéro 1 soit apposé sur sa maison. Bien que la maison de Claire aurait dû être le numéro 1, vu qu'elle était à droite et celle de Ti Blanc à gauche, ils avaient accepté son offre, se disant que sans son aide ils n'arriveraient pas à recueillir assez d'argent pour acheter le matériel essentiel pour fabriquer l'enseigne.

Au bout d'une semaine de quête, ils avaient ramassé trois cent vingt-sept gourdes et soixante-quinze centimes. Ils avaient acheté deux petits pots de peinture, un bleu et un blanc, ainsi que deux

pinceaux. Ils avaient chacun apporté leurs cahiers bon marché, froissés, raturés, avaient comparé leurs écritures avant de décider lequel d'entre eux trois écrivait « Impasse Dignité » en bleu foncé sur la plaque de métal peinte en blanc. Ils choisirent Daniel à trois contre un. Gogo, qui voulait que ce soit lui, disait, presque écoeuré, que Daniel avait une écriture trop féminine. Il leur fallut trois jours pour accomplir le travail. Ils durent peindre la plaque en blanc, la laisser sécher toute une journée, écrire le lendemain « Impasse Dignité » au crayon sur la surface blanche, passer une demi-journée à regarder Daniel dessiner avec application chacune des quatorze lettres. « Impasse » en haut. « Dignité » en bas. Ils allèrent ensuite voir des ferronniers qui travaillaient à la rue Saint-Gérard quand il y avait l'électricité pour les prier de souder gratuitement la plaque au tuyau en fer. Ils firent le tour de la zone à la recherche d'un chantier de construction pour se faire donner deux marmites de mortier afin de fixer l'enseigne au sol. Ils demeurèrent tout un après-midi attendant que le ciment sèche, veillant à ce que les curieux et les gens des alentours qui s'arrêtaient plusieurs minutes pour admirer l'enseigne, provoquant même des petits attroupements, n'y touchent et ne la fassent tomber. Ils étaient fiers. Les habitants de l'impasse aussi. Ils avaient écrit en bleu foncé, avec ce qui leur restait de peinture, un numéro sur chacune des maisons. Les chiffres pairs à gauche, les impairs à droite. Ils pouvaient désormais dire qu'ils habitaient à Dignité.

Tout cela semblait si proche et si loin pour José. Cinq années passent vite. Gogo et Jean-Philippe étaient partis, à un an d'intervalle. Ils vivaient aux

États-Unis et ne donnaient pas de nouvelles. Ils n'avaient sans doute plus le temps avec toute cette abondance dont il fallait profiter, s'imaginait José. Il leur avait envoyé des courriels qui étaient restés sans réponse. José avait l'impression de les entendre marcher dans l'impasse, jouer aux billes sous le soleil jusqu'à l'épuisement. Gogo, qui refusait qu'on l'appelle Gaston, trouvait toujours le mot pour embêter les passants quand ils étaient assis sur le muret presque en face de chez mademoiselle Claire ; Jean-Philippe, gros malgré les journées sans rien manger, les longues semaines à espérer le transfert d'argent de sa mère, veillait à ne pas prendre plus que tout le monde quand ils se procuraient quelques gourdes pour acheter des fritures de la marchande du coin de la rue. Il avait honte de son obésité et souffrait des moqueries dont il était l'objet. « Gros comme tu es, tu devrais arrêter de manger », lui avait un jour sorti mademoiselle Claire estimant, comme toujours, qu'ils parlaient trop fort et la dérangeaient. Gogo, indigné, avait promptement pris la défense de Jean-Philippe et traité mademoiselle Claire, qu'il détestait, de vieille fille. Cette impertinence avait été rapportée au grand-père de Gogo qui l'avait proprement rossé en plein milieu de l'impasse. Jean-Philippe s'était caché tout un mois, mort de honte d'avoir été traité de gros et d'avoir occasionné une telle raclée à Gogo. José se demandait comment étaient maintenant Gogo et Jean-Philippe. Ils ne devaient plus porter les maillots délavés affichant des publicités de toutes sortes, des campagnes contre le sida à l'allaitement maternel en passant par des marques de

riz importé. Ils étaient des cobayes pour tout. Si ce n'était les échéances électorales, s'il ne fallait soutenir des revendications en faveur de causes qui leur étaient étrangères ou presque, s'il n'y avait les rapports d'activités à donner aux bailleurs par les organisations non gouvernementales qui venaient effectuer des distributions en vitesse et dans le plus grand désordre, tenir des rencontres et les prendre en photo, emmaillotés, souriants, l'air heureux et satisfait, on les oublierait totalement. Ils étaient de la chair à vote, du pain béni pour les ONG, pour les journalistes à l'affût de l'image qui frappe le plus les publics du Nord souvent en mal de souffrance.

Rien n'avait changé ces vingt dernières années, rien n'évoluait à part l'érosion de la ravine qui atteindrait bientôt les fragiles maisonnettes et les emporterait. Il n'était question que de quelques pluies ou d'un cyclone, comme il en passe souvent ici à la fin de l'été. José était tenaillé par cette échéance, l'évidence du péril et par son impuissance à le contrer. Une légère brise souleva le rideau comme pour laisser passer José qui lança un bonjour distrait à son père. Cette pièce servait à la fois de salon, de salle à manger et de chambre. Les chaises étaient branlantes. Celles du salon, recouvertes d'un coussin rouge carmin, dataient d'il y a plus de vingt ans. Ils les avaient toujours connues. Les raies de poussière sur les fines bandes de bois à côté du tissu rouge n'avaient jamais bougé non plus. Il fallait s'asseoir droit dessus, tant elles grinçaient à cause des ressorts. Sa mère, Violette, poussait des cris et levait les bras au ciel pour implorer Dieu de la sauver de l'inconscience

de sa famille quand Sara, leur père, ou lui osaient poser leur séant sur ces meubles qui étaient les plus beaux qu'elle avait jamais possédés. La salle à manger était composée de quatre chaises en fer et d'une table en bois recouverte d'une nappe sur laquelle sa mère mettait toujours un tapis en plastique pour la protéger d'éventuelles saletés. Lorsque José et Sara étaient plus jeunes, la table leur servait de bureau. Denis, leur père, avait rapproché la table et les chaises de la salle à manger des meubles du salon pour installer un petit lit en fer où il dormait seul, depuis huit ans, quand il passait la nuit à la maison, ce qui était de moins en moins fréquent.

Denis avait mis une petite chaise, dont le siège était en paille, au coin de la porte et se livrait à son rituel dominical : se teindre les cheveux en noir. Il avait posé à ses pieds le vieux peigne autrefois bleu qui, à force d'être en contact avec le liquide noirâtre sans jamais n'avoir été lavé, était d'un gris indéfinissable, un vieux bol en plastique au rebord cassé, qui lui avait valu les récriminations de sa mère trois mois consécutifs après avoir découvert que c'était lui qui l'avait pris et surtout à quoi il l'utilisait, et une vieille brosse à dents noircie qu'il trempait dans le liquide noir et avec laquelle il traquait le moindre cheveu blanc.

Ses doigts demeuraient noirs plus longtemps que ses cheveux. Le produit qu'il utilisait était de mauvaise qualité. Au bout de quelques jours, ses cheveux devenaient plus roux que noirs, ce qui lui conférait une sale mine. Voilà longtemps que les conversations entre José et son père se résumaient en un bonjour

entre les dents auquel Denis ne répondait que rarement. José ne le voyait presque jamais. Denis ne franchissait pas la porte du salon qui conduisait aux deux autres pièces, dont l'une était occupée par lui et l'autre par sa mère et sa sœur Sara. Il gardait les rares effets qu'il avait à la maison dans une vieille malle fourrée sous le petit lit en fer du salon. Le dimanche était le jour du silence. Denis, après son rituel, s'allongeait sur le petit lit en fer, dormait ou feignait de dormir toute la journée, profitant de l'absence de Violette qui allait à l'église deux fois par jour. Sara passait ses matinées de dimanches à laver ses vêtements derrière la maison. On entendait de temps à autre le bruit de l'eau usée qu'elle jetait dans la ravine, ses couinements énervés quand l'eau qu'elle commandait seau après seau, parce qu'elle ne pouvait stocker une grande quantité, n'était pas livrée à temps.

C'était bien qu'elle lave ces jupes trop courtes, ces pantalons bien ajustés, ces strings quand sa mère n'était pas là. Elle aurait passé la journée en face de la corde à sécher, les bras en l'air, les larmes aux yeux, déplorant la dépravation de sa fille à qui pourtant elle avait inculqué des valeurs chrétiennes.

Sara faisait tout pour déplaire à sa mère, pour déplaire à tout le monde. Elle avait gardé une certaine affection pour José qui ne commentait jamais ses tenues, le choix de ses fréquentations ou ses mauvais résultats scolaires. Elle avait mûri vite, Sara. Elle était exaspérée par toute cette misère, de la voir au jour le jour, de la résignation de sa mère, de la lâcheté de son père. Sara était passée sans transition d'une petite fille gaie, taquine, à une jeune

femme en colère contre tout un pays, contre tout le monde. José, en la voyant rentrer de l'école l'après-midi, en sueur, les chaussures empoussiérées, se rappelait de la petite fille qui jouait à la marchande tout en rêvant de devenir « chanteuse, institutrice, ou hôtesse de l'air », disait-elle fièrement. Elle pouvait marcher de longues minutes avec, en équilibre sur la tête, une marmite ou un gallon rempli d'eau, les deux poings sur les hanches en riant aux éclats. Les rêves de petites filles pauvres s'étaient vite essoufflés et avaient pris l'eau. Sara n'avait plus qu'un rêve : celui de partir. Elle allait avoir dix-huit ans et avait mille questions en suspens auxquelles personne dans cette maison, dans cette impasse, dans ce pays, ne pouvait répondre.

Sara avait un joli visage. Elle portait exprès ces vêtements bien ajustés qui lui valaient toutes sortes de remarques de la part des hommes. Elle portait du fard à paupières bleu, du rouge à lèvres et avait, au grand désespoir de José, qui ne lui disait rien de peur d'aller grossir les rangs de ceux à qui elle n'adressait plus la parole, l'air d'une fille facile. Sara se laissait inviter dans ces restaurants bon marché dotés d'une piste de danse sombre où l'on pouvait danser comme on fait l'amour au rythme d'une musique compas proposée par un DJ voyeur qui choisissait des morceaux très longs et veillait à ce qu'il n'y ait aucune pause entre eux. Elle ne pensait à rien, ne ressentait rien pour ces inconnus qui faisaient semblant de ne pas la reconnaître quand elle les rencontrait en plein jour. Elle s'en foutait. Elle les choisissait en leur laissant croire le contraire. Elle aimait que

la musique soit forte, cela évitait les questions sur son adresse, son âge, sa famille. Elle n'avait ni âge, ni statut, ni adresse. De sa famille, elle ne savait quoi penser. Elle refusait de s'interroger sur une éventuelle affection qu'elle aurait pour sa mère, son père ou son frère.

Sara n'écoutait pas la musique qui, certaines fois, était en espagnol. Salsa ou merengue, peu lui importait. Elle sentait contre son corps le désir de ces hommes, leurs mains sur ses seins, ses fesses, contre son visage leur haleine empestant l'alcool et la cigarette. Elle craignait toujours qu'ils ne l'embrassent sur la bouche, elle détournait ostensiblement la tête quand ils essayaient de le faire. Sara devinait dans le noir les formes autour d'elle. Une affiche accrochée avec du scotch sur le mur, des chaises en plastique, des hommes autour de tables en plastique aussi. Les femmes étaient moins nombreuses dans ces endroits. Sur les tables, des bouteilles de rhum local, de bière également. Sara aimait la bière. Elle anesthésiait encore plus ses sens.

Tout était de mauvais goût. La lumière blafarde des toilettes ne parvenait pas à cacher l'insalubrité. Il fallait qu'elle se tienne à moitié debout pour pisser ; les hommes arrosaient sans vergogne les sièges. Les serveurs de ces restaurants débitaient sur un ton monocorde le menu : griot, poulet, cabri, accompagnement bananes pesées, riz, frites. Elle ne mangeait plus à la maison, Sara. L'éternel riz et pois, maïs et pois, sans viandes ni garnitures, que préparait sa mère quotidiennement n'avait pas ses faveurs.

José avait peur pour Sara. Il l'aimait. Il s'en voulait de ne pas arriver à le lui dire en la voyant partir le matin, boudeuse, fâchée contre la terre entière, boudinée dans ses vêtements, son cartable sous le bras. Il s'en voulait de ne pas pouvoir lui-même l'inviter au restaurant. Il était mortifié par son indifférence. Sara ne regardait personne. Elle foudroyait José du regard quand il s'approchait d'elle. Leurs solitudes n'étaient pas les mêmes. Leurs vies et leurs rêves non plus. José aurait voulu connaître les rêves de Sara.

Violette priait. Tous les jours. Du matin au soir. Elle était maigre et son visage, autrefois beau, disparaissait derrière des rides précoces. Deux mèches de cheveux tressés et raides sortaient toujours de sous son mouchoir. Elle avait des taches noires sur son visage, souvenirs des longues heures qu'elle passait au soleil quand elle avait son commerce de friandises près du lycée des Jeunes Filles, sur la rue Capois. Elle était grande, bougeait les bras quand elle parlait et appelait Dieu abusivement, pour prendre le dessus, pour avoir raison même dans des conversations sans importance. Le fait d'être la seule à aller à l'église la classait, dans sa tête, comme la confidente de Dieu, sa porte-parole, et donc au-dessus des autres pécheurs. Ses longues robes défraîchies et démodées la faisaient paraître encore plus maigre. Elle mangeait à peine et jeûnait beaucoup pour renforcer ses prières. Sa dévotion religieuse était récente. Elle se serait dévouée à n'importe quoi qui lui aurait permis d'avoir quelques alliés contre son mari infidèle, de supporter cette misère sans devenir folle : les transformations de sa fille, les colères de José contre la horde de femmes

qu'elle emmenait prier – faire du bruit, disait-il insollement – dans la petite maison, le refus de sa famille de l'accompagner à l'église. Elle s'appelait Violette, mais ce prénom était enfoui sous des années de mariage et de postures inutiles. Depuis vingt ans que tout le monde l'appelait *Madan Denis*, c'était en fait le nom qu'elle donnait quand on lui demandait comment elle s'appelait. Elle était ensevelie sous cet homme devenu indifférent avec les années. Au début, elle allait vaillamment affronter ces femmes jeunes et bien en chair que voyait son mari. Elle n'osait plus depuis que l'une d'entre elles l'avait, un après-midi, copieusement rossée de coups de balai sans que Denis, torse et pieds nus, de toute évidence plus à l'aise que dans la maison conjugale, ne dise rien. De leur union, il ne restait qu'une très fine bague en or, son seul bijou. Denis avait fait fabriquer une paire d'alliances par un vieil orfèvre quand ils avaient dû se marier. Il n'avait porté la sienne que pendant la première année de leur union. Elle devait l'empêcher de parvenir à ses fins auprès des jeunes femmes qu'il convoitait. Violette avait plusieurs fois essayé de vendre sa bague qui symbolisait à ses yeux une grosse erreur, un échec, ou, à défaut d'en obtenir quelques gourdes, en la laissant à Ti Blanc, le prêteur sur gages. Le peu qu'on lui offrait inlassablement l'avait toujours découragée. La bague était déformée par des années de travaux ménagers, elle était trop mince, les affaires marchaient mal, lui disait Ti Blanc en lui montrant les nombreux bijoux déposés chez lui sans que leurs propriétaires ne soient revenus les chercher.